

Préface

Claude Le Manchec

La *Chanson de la croisade contre les Albigeois* est une œuvre exceptionnelle dont Simone Weil évalue la portée en la comparant d'emblée avec l'épopée d'Homère, l'*Iliade*. Inspirée de la *Canso d'Antiocha*, souvenir de la première croisade en Orient, et située au cœur de la culture occitane médiévale dont elle constitue l'une des sources les plus riches, l'œuvre, dans sa deuxième partie surtout, apporte un témoignage précieux sur le catharisme. Ses auteurs avaient d'ailleurs déjà, dès la laisse XVIII, rapproché les deux séries de faits et d'événements dont les épopées exaltent en commun la grandeur :

*Vingt-deux juillet, jour de la Sainte Madeleine :
c'est l'abbé de Cîteaux qui le premier paraît
aux portes de Béziers. La croisade le suit.
Dans la ville cernée sa rumeur prodigieuse
fait taire les bawards. L'effroi monte aux regards.
Même l'immense roi Ménélas, à Mycènes,
ne dressa sous le ciel tant de hauts pavillons.*

(adaptation H. Gougaud)

La référence à l'*Iliade* est, selon un *topos* courant, présente au cœur de la *Chanson* elle-même et la continuité entre les deux œuvres peut s'établir naturellement. Pourtant, au-delà de la comparaison, au-delà donc de la simple érudition, la philosophe s'appuie sur ces deux œuvres pour en appeler à une véritable renaissance spirituelle en Occident. Sa relecture de la *Chanson* est aussi et surtout un texte militant, dans la continuité de ses engagements.

C'est en 1940, et dans les circonstances exceptionnelles de la Débâcle, que la philosophe a découvert ce long poème en occitan et à la prosodie raffinée, narrant des batailles contre des villes assiégées et persécutées du Languedoc (une œuvre de près de 9500 vers regroupés en 214 laisses de longueur inégale, utilisant le même recours que dans l'*Iliade* aux procédés massifs, dans la laisse d'alexandrins rimés, de la répétition de petits vers qui frappent l'imagination, forcent la capacité de mémorisation et facilitent la récitation, donnant ainsi tout son éclat à la langue d'oc). La *Chanson de la croisade contre les Albigeois* l'introduit, comme nul autre texte, au cœur du catharisme pour lequel, mettant à profit le peu de temps que lui laissent ses activités d'ouvrière agricole dans le Gard et en Ardèche, elle s'enflamme. La *Canso* se présente en effet à la fois comme

une chronique historique, jalonnée de « folles créances » comme les graves prophéties de Cassandre, un récit de guerre, de massacres (Béziers, 1209 ; Minerve, 1210 ; Lavaur, 1211) et de sévices sur des hommes désarmés (siège puis mutilation des hommes de Bram, près de Carcassonne, en 1210) qui culmine dans le siège de Toulouse, sorte de Troie française, une chronique contée au jour le jour, et qui délivre un témoignage précieux sur une période essentielle de l'histoire de France (et un épisode clé de l'histoire de la civilisation occidentale selon la philosophe !), l'œuvre d'auteurs à l'identité problématique (pour la première partie, un clerc ; pour la seconde, sans doute un poète toulousain), un manuscrit à l'histoire longue et complexe, un texte patrimonial contenant des passages au style remarquable et célèbre (ainsi le retour de Raimond VI à Toulouse en septembre 1217 ou le récit de la mort de Simon de Montfort, point d'orgue de la *Canso*, devant les remparts de Toulouse, le 25 juin 1218 : « Et la pierre vint tout droit, frappa où il le fallait sur la tête du comte, sur son heaume d'acier. Que les yeux, la cervelle en sont éparpillés. Et le front, les mâchoires et les dents sont brisées. Le comte est tombé mort, pâle et ensanglanté » (vers 8455-8458, trad. Meyer), un rythme puissant et des thèmes communs avec l'épopée

d'Homère comme la cruauté des assaillants (recommençant mille fois « l'outrage au cadavre » d'Achille contre Hector), la plainte de voir une culture et une civilisation chevaleresques menacées puis disparues, la défense d'un *ethos*, de valeurs de civilisation menacées en même temps que la « patrie » que les Albigeois nomment, d'un mot appelé à d'extraordinaires développements, le « langage ». L'épopée entière exalte toute une *patria*, Toulouse, l'héroïne du poème.

Partage, loyauté, bravoure (« Le jeune comte semblable à un lion... », vers 9149) : il s'agit bien d'un grand texte de « résistance » donc contre le pouvoir pontifical qui résonne encore plus fortement aux oreilles de la philosophe en 1941. La *Canso* est de fait un texte à la fois hautement inspiré et engagé contre une armée d'occupation : la *Militia Christi*, l'armée du Christ des papes Innocent III et Grégoire IX, et ses exactions, une lutte au nom d'une morale commune et publique, au nom d'une éthique politique et religieuse. Les croisés en effet ne se contentent pas de traquer l'hérésie : ils pillent et ravagent le pays d'oc (« que gastan e destruzo tota la encontrea »). Ils iront jusqu'à déshériter le comte de Toulouse et sa famille. L'auteur de la deuxième partie narre révoltes et adieux, décrit une société qui vacille mais il en

appelle à l'espoir d'une libération et à l'aube d'une victoire. On se met sous la protection de Jésus et de la Vierge Marie. On se bat, comme dans l'*Iliade*, contre *Orgolh*, l'orgueil, la force, la démesure, contre *Engan*, la tromperie, et on défend *Pretz*, le mérite, *Mercès*, la générosité de cœur, ou *Dreitura*, la droiture. Tout le poème appelle le retour d'un mot qui les subsume, *Paratge*, c'est-à-dire tout à la fois le respect, la loyauté, la tolérance, le partage et la liberté, c'est-à-dire la noblesse de cœur et d'esprit :

Et quand il sera rentré et enserré là-dedans, alors nous assiègerons la ville de toutes parts, et nous prendrons les Français et tous les croisés de telle sorte que jamais leur perte ne sera réparée ; puis Paratge sera partout remis en splendeur. (vers 2259-2262, trad. Meyer)

Mais Simone Weil n'est pas sensible seulement à l'arrière-plan idéologique de la *Chanson*. Au catharisme se joignent, dans les temps troublés que la philosophe traverse, les bouleversements qui interviennent dans la vie quotidienne des individus qui les ont vécus. Les autorités religieuses ainsi que les tribunaux de l'Inquisition (puis l'administration royale à partir des années 1240) organisent en effet contre les communautés hérétiques cathares et ceux qui les

ont défendues tout un système de dénonciations, d'arrestations arbitraires, de discriminations, un système reposant sur un ensemble de mesures coercitives auquel le stalinisme et le fascisme, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale, ont redonné une effroyable actualité. On y trouve à la fois des mesures de répression (délation rémunérée et planifiée, interdictions professionnelles avec marques infamantes – croix de couleur vive sur les vêtements –, peines de cachot, traductions des coupables devant des juridictions d'exception), des mesures de maintien de l'ordre (lutte contre les *fydits*, ces chevaliers proscrits, dépossédés de leur château et de leur fief pendant la croisade, et autres « terroristes » ; arrestation d'otages, expéditions de chasse à l'homme), des mesures de condamnation (contre les vieux cultes païens autochtones, contre les Juifs) permettant le triomphe de l'orthodoxie religieuse, et des mesures d'interdiction (dissolution des ligues, associations et coalitions) y compris de la lecture de l'Évangile. Répression ecclésiastique et répression policière se combinent comme dans les régimes totalitaires, comme dans l'hitlérisme dont Simone Weil dénonce sans relâche l'ascension depuis 1936, l'excommunication devenant ainsi la règle, la punition suprême.

De Toulouse à Béziers et à Perpignan, les

Bons Hommes et les *Bonnes Femmes* sont victimes d'une intolérance à l'égard d'un évangélisme cathare dont Simone Weil entend aussi démontrer la richesse en des temps d'oubli des grands courants de la spiritualité antique. Le catharisme coïncide en effet avec le développement en France d'une forme d'Église apostolique où cultes, liturgies et ascèses rituelles évoquent une Église primitive, non romaine, qui oppose au Dieu d'amour des Évangiles, Satan, une Église moins superstitieuse et plus rationnelle, non dogmatique et plus égalitaire. Il s'agit non pas d'une dissidence et d'un corps étranger au christianisme, mais d'une véritable Église, certes marginale mais structurée, proche notamment de l'Évangile de saint Jean et des Écrits apostoliques, centrée sur une contestation de grands dogmes et institutions chrétiennes. Bien qu'on connaisse encore peu de choses, à l'époque où écrit Simone Weil, sur le catharisme, certains commentateurs établissent un lien entre catharisme et hellénisme, lien qui s'établit partiellement par le fait que la rédaction et la composition des Évangiles, notamment celui de saint Jean, davantage théologique et mystique que les autres, ont été en partie façonnées par la langue grecque et portent donc l'empreinte des schémas, catégories et modes de pensée dont elle serait le vec-

teur. Le récit johannique est en effet d'inspiration platonicienne et néoplatonicienne, à tendance gnostique, et met en scène un dieu-homme parfait, un Verbe divin fait chair, un modèle à imiter comme une Forme platonicienne.

Fascinée par l'évangélisme littéral des cathares (régime alimentaire strict, rejet de la procréation, pauvreté et humilité prônant l'égalité de tout être humain...), Simone Weil voit dans le catharisme attaqué une méthode de perfectionnement moral et spirituel au moyen de l'amour de Dieu, une religion rivale du christianisme romain – et non une simple hérésie – qui mettrait en ordre des aspirations gnostiques à travers les seules Écritures. Elle demande donc à son lecteur d'entendre ce texte comme il devrait entendre l'*Iliade*, non dans une simple contemplation esthétique, mais en tenant compte du dur présent et des valeurs de résistance (à l'envahisseur, mais aussi aux thuriféraires de la religion catholique) que déploient certains au moment même où elle écrit. Ce poème unique sera lu comme l'emblème de cette civilisation dont Simone Weil déplore la perte dans nos deux textes, car le traité de Paris en 1229 met fin à la grandeur culturelle, économique et politique de l'Occitanie qui a abrité en son sein le catharisme sans le

rejeter. La Seconde Guerre mondiale elle-même est une guerre de religion qui oppose des civilisations différentes. Deux ans plus tard, peu de temps avant sa mort, elle placera encore, dans ses écrits de Londres, la question de la croisade contre les Albigeois au cœur de sa réflexion dans son essai « Cette guerre est une guerre de religion » :

Une tradition albigeoise raconte que le diable a séduit les créatures en leur disant : « Avec Dieu vous n'êtes pas libres, car vous ne pouvez faire que le bien. Suivez-moi et vous aurez la puissance de faire à votre gré le bien et le mal. » L'expérience confirme cette tradition, car l'innocence se perd tous les jours par l'attrait de la connaissance et de l'expérience, bien plus que par celui du plaisir. » (in *Écrits de Londres*, Gallimard, 1957, p. 99 ; première édition in « Services de la France libre », *La Table ronde*, n° 55, juillet 1952.)

Nos deux essais forment un point de convergence entre ses réflexions sur la guerre, sur l'hellénisme, sur le devenir des civilisations, sur l'art et la poésie. Les oppositions que formule Simone Weil sont, on le sait aujourd'hui, trop systématiques : le Languedoc ne constitue pas une civilisation différente du reste de l'Oc-

cident chrétien et sûrement pas de la France du nord. L'Europe est alors une mosaïque de cultures régionales unies par des valeurs communes (l'église latine, le féodalisme...). Le Languedoc est une de ces cultures, sans plus. Mais les conceptions que ces essais défendent sont exacerbées par le contexte dans lequel ils ont été écrits. Simone Weil arrive à Marseille, alors en zone libre, en 1940 avant de rejoindre New York en 1942. Entre ces deux dates, elle écrit ces deux textes majeurs sur l'Occitanie qui font suite à l'essai sur l'*Iliade*. Une lettre de louange à Déodat Roché les a précédés. L'Occitanie pourrait être une des rameaux du renouveau de la spiritualité qu'elle appelle et au centre duquel se trouve « la source grecque ». Ce que célèbre Simone Weil dans la culture occitane n'est rien moins en effet, selon son amie et biographe, Simone Pétrement, spécialiste des gnoses, que la reviviscence romane de l'esprit grec. Pour définir l'esprit grec inhérent au catharisme, elle mentionne justement le refus de la force (comme dans l'essai sur l'*Iliade*), le sens de la proportion et de l'harmonie (Pythagore). La culture cathare est indissociable, selon elle, d'une civilisation de l'amour entée sur l'amour d'un Dieu incarnant le Bien, en ce sens qu'il existe entre deux êtres humains la possibilité d'un amour supérieur, qui renvoie à

la relation de l'homme à Dieu, entendue comme relation d'amour. La philosophe ne construit donc pas d'opposition absolue entre amour profane et amour sacré, ou de discontinuité entre culture courtoise et culture mystique. Amour, noblesse, loyauté appartiennent à un ensemble de valeurs aristocratiques qui concernent surtout les relations interpersonnelles notamment entre les sexes. En Languedoc, les troubadours ont bouleversé la conception des relations entre hommes et femmes, au moins dans l'aristocratie, en chantant, selon leur culture laïque, la *fin'amour* et leur conception de l'amour courtois. La destruction de l'Occitanie culturelle, du moins telle que Simone Weil la perçoit, fut une immense perte. Les articles de Simone Weil écrits pour les *Cahiers du Sud* (d'abord dans le numéro 249, août-octobre 1942) forment bien un tout indissociable : « Rien ne vaut la piété envers les patries mortes », écrit-elle, une phrase qui vaut pour la Grèce comme pour l'Occitanie.

Mais Simone Weil va radicaliser sa lecture du catharisme et de l'Occitanie : dans leur disparition sous le joug de la France en pleine expansion, elle voit aussi les ferments d'une renaissance possible de la pensée chrétienne, trop corrompue à ses yeux, à l'image du catho-

licisme apostolique romain, et à l'écart de l'Ancien Testament qu'elle rejette globalement (hormis les livres d'Isaïe, de Daniel et de Job, ainsi que le *Cantique des Cantiques* et certains psaumes, tous sous une influence étrangère, notamment chaldéenne).

C'est d'abord à Toulouse puis à Marseille, pendant les dix-huit mois de son séjour, que Simone Weil a découvert puis approfondi, grâce à Jean Ballard, à la fois le christianisme cathare et les œuvres des troubadours qui la bouleversent en lui confirmant son propre cheminement spirituel. À la lecture des textes de Jean Ballard ou de Déodat Roché, Simone Weil reçoit comme une révélation l'importance, dans le catharisme, de l'amour spirituel (bien que peu de troubadours fussent, en réalité, cathares tout comme une faible minorité de la population languedocienne et que certains d'entre eux, comme Bertrand de Born, chantassent la guerre et le mépris des paysans). Comme elle, et selon un postulat platonicien, les cathares situent l'ordre social dans un univers dualiste où s'affrontent les principes antinomiques du Bien et de la Nécessité, de la Justice et de la Force. L'adoration de la puissance aurait fait perdre aux Hébreux la notion de Bien et de Mal. Le catharisme s'inscrit dans la conviction, partagée par le groupe des

Cahiers du Sud, d'un essor possible d'une civilisation nouvelle en Occident, mais Simone Weil pose, à cet essor, des conditions : que soit reconnue notamment la source de l'erreur qui consiste à ne pas rejeter la force, à faire disparaître des patries humaines, simples et sans orgueil. Attentive à différents « fragments » oubliés de traditions disparates, elle pense qu'il faut se nourrir d'apports extérieurs, de différents « langages », selon la forte expression occitane, qui pourront communiquer et elle se montre fascinée par un nouvel espace culturel et politique constitué, comme celui des cathares, d'un ensemble d'États-nations décentralisé, empruntant à la fois aux systèmes monarchiques et démocratiques, favorisant une vie citoyenne exemplaire, notamment pour la place qu'il accorde aux femmes.

Ces deux essais, conçus à partir de notes écrites probablement dès février et mars 1941 pour le numéro spécial que prépare Jean Ballard sur « Le Génie d'Oc et l'homme méditerranéen » (paru en février 1943), ont connu un fort retentissement à l'époque. Les premières notes sur la culture d'oc apparaissent dans le *Cahier VIII*, à côté de références aux *Essais sur le bouddhisme Zen* de D. T. Suzuki, puis dans le *Cahier IX*. Sur les cathares et les Albigeois, la

philosophe peut s'appuyer sur les travaux de René Nelli et de Déodat Roché, mais il lui faut aller plus loin encore et relire le catharisme à la lumière de sa propre évolution spirituelle. En mariant des courants antithétiques issus de la pensée néoplatonicienne et du manichéisme, le catharisme rejoint les religions orientales (croyance en la réincarnation, conviction que le corps est un obstacle à la perfection spirituelle, tolérance à l'égard des catholiques orthodoxes). D'après Simone Weil, seule cette culture a eu le sens véritable de la force et a vécu comme nulle autre les méfaits d'un État totalitaire qui l'a proprement « déracinée ». Elle a constitué la dernière expression de l'Antiquité pré-romaine en Europe. La renaissance du Languedoc au XII^e siècle, grâce au catharisme, s'annonçait finalement plus prometteuse que la Renaissance décrétée trois siècles plus tard et qui a marqué la naissance de l'État-nation centralisé et centralisateur (voir à ce sujet *L'Enracinement*, son ultime grand texte). En réalité, au XIII^e siècle, les régions du Midi sont en perte de vitesse face à celles du Nord, où se trouve le véritable dynamisme économique (les Flandres, la Champagne) et culturelle (Paris, le monde anglo-normand, la Champagne encore). Mais il est vrai que cette vision du Midi civilisé face aux barbares du nord est sans doute dominante à

l'époque de Simone Weil. Depuis, les historiens ont inversé la donne.

L'esprit de l'Empire romain qui a détruit la culture grecque continuait de souffler sur les acteurs de la défaite des Albigeois, entraînant la même « stérilité » du monde méditerranéen. Le catharisme, quant à lui, était devenu non seulement une religion mais une culture ; il cimentait plusieurs communautés, supérieur en cela aux sectes et aux doctrines philosophiques. Il donnait sens à l'ensemble de l'existence humaine (notamment par la place, exceptionnelle et dangereuse pour les Pères de l'Église, qu'elle accorde à la connaissance individuelle au détriment de la doctrine) et cohérence à toute une société.

Les réflexions de Simone Weil provoquent, dès le 18 avril 1941, l'intérêt de l'écrivain Joë Bousquet, ami de René Nelli et Jean Ballard. Une première allusion du directeur des *Cahiers du Sud* à cet essai apparaît justement dans une lettre adressée à Joë Bousquet. Simone Weil vient de lui remettre le premier des deux articles : « L'article de Simone Weil répond assez à notre désir. L'expression en est heureuse et les idées brillamment mises en relief. » Bousquet, d'abord réticent à écrire le texte d'introduction au numéro spécial que la revue consacre à

l'Occitanie, répond pourtant en exprimant sa ferveur pour ce texte bien supérieur, selon lui, aux autres car il permet d'« évoquer une civilisation disparue pour exalter les meilleures aspirations des hommes actuellement vivants ». Évitant toute nostalgie stérile, Simone Weil partageait donc un regard commun avec Joë Bousquet vers un avenir possible de la culture.

Une suite surprenante à la construction de ce numéro met toutefois en cause directement la pensée de Simone Weil elle-même. En juin 1941, Aragon publie dans la revue *Fontaine* un texte riche et complexe, « La leçon de Ribérac ou l'Europe française », dans lequel, réaffirmant que l'unité française trouve sa source dans l'unité du Nord et du Midi, dans « l'amour provençal et la légende celtique », preuve qu'il n'y a pas de race française, mais une nation, « harmonieuse fusion des races à cet extrême occident », il fait une allusion critique au « Génie d'Oc » :

« Ce qui faisait que je ne pouvais me détacher l'esprit de Maître Arnaud, c'était que, dans un temps où mon pays était divisé, et par la langue, et dans sa terre, où il y avait un roi de Paris, et un roi d'Angleterre qui tenait la moitié de la France, et dans le Nord un comte de Flandre, dans l'Est un comte de Champagne,

dans un temps où mon pays était encore épuisé par les folles saignées des croisades, qui seules remettaient d'accord ces princes ennemis contre les ennemis de l'Est lointain, il se soit développé une poésie qui porta plus loin et plus haut que les étendards de ces princes la grandeur française, et fit naître dans l'Italie de Virgile et d'Ovide une gloire, une grandeur nouvelles, qui se réclament de la France. J'étais saisi de cette idée, quand tout paraissait perdu, elle venait me rendre le courage et la confiance en nos destinées, et c'est de quoi je resterai à jamais reconnaissant à Maître Arnaud Daniel. Pour lui, mon esprit s'était vu tout occupé de cette période extraordinaire qui couvre la fin du règne de Louis VII et la première partie du règne de Philippe Auguste, et qu'on a pu appeler l'âge d'or de la littérature française médiévale. Alors toutes les valeurs qui domineront, créeront l'expression occidentale, jusqu'à l'époque moderne, surgissent en France, dans ce creuset merveilleux où tant de fois les invasions vinrent mêler leurs laves. Et quand je dis toutes les valeurs, c'est que la filiation de Pétrarque et de Dante à Arnaud Daniel n'est qu'un exemple particulier, malgré la grandeur des poètes italiens, une infime part de ce qui naît en France à la fin du douzième siècle, dans un moment où

elle est si déchirée, que je ne puis l'expliquer que par l'époque présente [...]. Qui plus est, il règne à ce sujet un préjugé défavorable, et qui fait que nombre de Français se sentent très peu fiers de ce que leur pays ait engendré, et répandu par le monde une civilisation véritable, qui a des traits si caractéristiquement français, et qui pour ainsi dire embrasse et rassemble les notions, les mythes, les légendes de cette grande époque dans une sorte de morale qui ne pouvait naître que chez nous, mais qui a subjugué nos voisins, et qui est la morale courtoise. Voilà le grand mot lâché. Mais avant d'en venir à ce qui sur ce point me sépare de quelques-uns, je voudrais dire qu'il me paraît impossible, quelle que soit la priorité des poètes et des penseurs du Midi en cette matière, de les opposer à leurs imitateurs ou mieux à leurs continuateurs du Nord, comme on tend à le faire. Une revue n'annonçait-elle pas récemment un numéro qu'on attend avec beaucoup d'intérêt, dont le sommaire semble vouloir donner le monopole au génie d'oc d'un esprit qui naquit, certes en Provence, mais ne grandit d'autant qu'il devint celui de la France entière ? L'heure me paraît mal choisie pour une dissociation qui confirme une frontière intérieure, tout artificielle. »

Joë Bousquet et Simone Weil réagissent mal à cette attaque et la philosophe réplique :

Ainsi le patriotisme ordonnerait de feindre que la France telle qu'elle est aujourd'hui a toujours existé, alors qu'il est le résultat des conquêtes successives des rois de France. Au XII^e siècle, la France et le pays d'oc étaient deux pays étrangers l'un par rapport à l'autre ; l'influence de la poésie d'oc s'est répandue en France comme en d'autres pays étrangers, en Allemagne, en Italie, en Espagne. À cette époque l'Aragon était un pays peut-être moins étranger pour les Toulousains que l'Ile-de-France. Nous pouvons défendre l'unité de la France mieux que par le mensonge. Certains pensent qu'il n'y a que des vérités de classe ou des vérités nationales ; d'autres s'attachent à la vérité. Au reste, si l'on est de ceux qui ont « retardé presque seuls la puissance poussée d'un ennemi démesuré », il serait plus noble de ne pas trop le dire. (« Remarques sur l'article d'Aragon », texte non publié, *Œuvres complètes*, tome IV, volume 1, p. 415-417)

Renouvelant l'opposition entre France du nord et France du sud (alors qu'il faudrait parler d'un dégradé de différences), elle reprend cette idée dans le second article que nous présentons, sur la demande de Ballard qui attend

d'elle un prolongement de sa réflexion : « J'ai demandé à Émile Novis (pseudonyme de Simone Weil) de tirer au clair quelques idées restées ténébreuses dans cette partie » (lettre à René Nelli du 18 février 1942). L'article, prenant davantage que le premier l'optique de resituer les enjeux de la culture occitane et sa disparition dans une perspective plus historique que philosophique, répond donc à une demande explicite de la revue et à la charge de Louis Aragon. Le 9 mars, Jean Ballard écrit à Joë Bousquet qu'il a le texte en main et l'écrivain lui répond avec lucidité : « Que chacun y puise autant de sujets de méditation que moi-même et nous aurons accompli une œuvre bien forte. L'idée de l'harmonie des contraires me paraît extraordinairement féconde. » Le 16 mars, Ballard accuse réception de cette réponse de Joë Bousquet et annonce à celui-ci que Simone Weil souhaite le rencontrer.

La lecture « chrétienne » que fait Simone Weil du déclin de l'Occitanie et du catharisme ne saurait toutefois se limiter à une pensée « de circonstance » : il est clair que la philosophe a d'abord vu dans le dualisme cathare une expression incomparable d'idées essentielles à ses yeux : à la fois la connaissance et le refus de la force, et la nécessité d'un retour, contre le christianisme institutionnel, à la pauvreté évan-

gélisque, au renoncement au monde, idées, selon elles, étrangères à l'Ancien Testament. Le catharisme rejoignait ainsi ses propres choix spirituels et confirmait ses réflexions intellectuelles sur les liens étroits – mais contestés par de nombreux spécialistes à l'époque – qui unissent christianisme et hellénisme. Gageons que toutes ses questions nourrirent les longues discussions qui resserrèrent encore davantage les liens entre Simone et le poète Joë Bousquet durant leur rencontre exceptionnelle à Carcassonne, fin mars 1942.